



FILLS MONKEY



THE FANTASTIC TWO

Par Ludovic Egraz

Souvenez-vous : la toute première interview des Fills Monkey, c'était dans Batterie Magazine (n°57, mai 2009). Le duo nous le rend bien, en utilisant notre magazine comme accessoire, durant l'un des numéros de son spectacle hallucinant, l'Incredible Drum Show, une performance unique au monde, dont les rouages se sont huilés au fil des années. Depuis deux ans, les frasques comédico rythmiques des Fills Monkey sont imparables, et tout le monde se fait happer dans leur galaxie, du musicien confirmé à la ménagère de moins de cinquante ans, en passant par l'employé de banque modèle, le boulanger du coin de la rue, et, surtout, les enfants. Seb et Yann, sous les ailes protectrices de leur producteur Claude François Junior (patron de Flèche Productions et fils du chanteur Claude François), se sont élevés vers de nouvelles sphères, et désormais, leur bébé, comme ils l'appellent non sans émerveillement, rentre dans tous les foyers (ils ont récemment participé au Vivement Dimanche de Michel Drucker, et au Téléthon 2013, en compagnon de leur ami Bruno Solo). Scéniquement, leur première consécration, ils l'ont vécu juste avant les fêtes, au théâtre du Trianon, qu'ils ont réussi à remplir à ras bord uniquement sur leur nom, leur réputation et leur talent. Une soirée triomphale pour les deux fantastiques, qui ont eu droit à une belle et longue standing ovation. Alors, qui a prétendu que la batterie

était une petite niche, un créneau restrictif n'intéressant qu'une poignée de passionnés ? Baliverne, parce que croyez-nous, ce soir-là, il n'y avait pas beaucoup de batteurs dans la salle, juste des gens normaux venus s'amuser et passer une belle soirée, comme vos serveurs de Batterie Magazine, du reste, qui ont pu apprécier le show du premier balcon, en dégustant la délicieuse banane estampillée Fills Monkey offerte à l'entrée du Trianon (miam). Nous avons réussi à coincer les deux phénomènes juste avant qu'ils ne s'envolent pour Pékin, où de nouvelles aventures les attendent. Une bonne occasion de faire le point avec eux sur tout ce qu'ils ont vécu ces dernières années, mais aussi sur ce qui les attend



“ Seb : « *Le rythme et l’humour sont deux langages universels.* » ”

peut-être dans un avenir proche, et même lointain.

Avant les fêtes, vous avez à nouveau participé aux Étoiles du sport, à La Plagne. Vous vouliez partir aux sports d’hiver et faire la fête avant Noël ?

Yann : Voilà, t’as tout compris, et ça nous a fait un bien fou. Tout le monde était détendu du slip. Le matin, quand on descendait, on croisait Marie-Jo Pérec en pyjama en train de prendre son petit déjeuner.

Sébastien : C’est également lors de cet événement que nous avons rencontré Patrick Bruel, qui nous filé un bon coup de main, et Jean-Philippe Gatien et Patrick Chila (champions de tennis de table), qui ont fait notre première partie au Trianon.

Ce séminaire regroupe surtout de nombreux sportifs de haut niveau et c’est super de les côtoyer. Ils ont un bon état d’esprit. Après, pour nous, le principe est le suivant : on donne un concert, et ensuite, pendant une semaine, on

nous paie les forfaits de ski, mais aussi l’hôtel et la bouffe. On a aussi un accès illimité au bar, alors, forcément, on est était en mode « grosse teuf tous les soirs ».

Ces dernières années, vous avez énormément évolué...

Y : Nous avons fait beaucoup de chemin, oui. En 2010, nous avons pris la décision de monter sur Paris pour nous investir à fond dans ce projet. Les choses se vraiment accélérées.

S : C’est vrai, et nous n’imaginions pas qu’il était possible d’aller aussi loin avec ce projet. Un duo de batteurs capables de mettre sur pied un spectacle grand public qui fonctionne suffisamment bien pour qu’artistes et techniciens puissent gagner leur vie, pas grand monde n’y croyait.

Y : Pour tout t’avouer, sur le papier, deux batteurs sur scène pendant une heure et demie, même-moi je n’aurais pas acheté (rires).

S : Nous découvrons peu à peu le potentiel de Fills Monkey, qui est un spectacle très populaire, inter générationnel, et qui plus est, international. Plus on avance, et plus il y a des portes qui s’ouvrent. Donc, nous sommes très fiers du petit bout de route que nous venons de parcourir, et désormais, le challenge, c’est de continuer, et d’aller le plus loin possible. On a aucune idée d’où ce spectacle peut nous mener, mais a priori, puisqu’on ne parle pas sur scène, il est possible de le jouer devant des publics de toutes les cultures.

Y : Une chose est sûre : on continue d’avoir des rêves avec ce projet. Pas forcément des rêves de gloire, parce qu’on a passé l’âge, mais plutôt des rêves d’endroits. Par exemple, emmener Fills Monkey en Afrique, c’est un grand rêve pour nous. Pareil pour New York. On est avant tout des amoureux du spectacle vivant. Avant de faire de la télé et des séances photo, notre vie, c’est d’être sur scène, et de jouer ce spectacle pour les gens. On est super emballés par l’international.

D’ailleurs, vous partez en Chine dans quelques jours. Combien de temps allez-vous rester là-bas ?

S : Nous partons une semaine. Le but de cette visite, c’est de participer à une très grosse émission de télévision, l’équivalent de *Vivement Dimanche*, mais en version extra large. Évidemment, autour, nous allons essayer de caler quelques dates. Nous verrons.

Y : L’émission en question est regardée par 80 millions de téléspectateurs, et encore, il paraît que pour la Chine, ce n’est pas une grosse audience.

Comme vous le mentionnez, il n’y a aucune parole dans votre spectacle. Vous n’émettez que des sons, des cris. Pourquoi cette idée ?

S : Au départ, ce n’était pas calculé. Nous étions focalisés sur le côté « démonstration de batterie », et nous ne pensions même pas à communiquer vocalement. À un moment, nous disions quelques mots en français, et puis nous les avons gommés, parce que justement, c’était

trop restrictif. Même à la fin du spectacle, nous remercions les gens en « body perçu », et c'est traduit par une voix off.

Y : Ce qui marrant, c'est que nos bruits et nos gestes ne sont pas compris de la même façon partout dans le monde. Au Québec, par exemple, quand Seb met des balles de tennis sous sa gorge pour dire « j'ai les boules », ben chez eux, ça ne veut rien dire. C'est aussi pour ça qu'on a hâte d'aller à Pékin, et de voir ce qui va amuser les Chinois.

Ce qui est intéressant, c'est que le spectacle, bien que plus populaire qu'avant, scotche toujours autant les musiciens plus pointus...

S : C'est une chose qui nous fait hyper plaisir. Au départ, nous avons créé Fills Monkey pour les batteurs. Et puis en intégrant des gags, de l'humour, et de la mise en scène, on s'est rendu compte qu'à partir de ce côté technique, on pouvait atteindre le grand public. Cependant, nous avons eu peur de perdre notre crédibilité auprès de nos confrères batteurs, et au contraire, il y a un vrai respect de leur part, et c'est un grand bonheur. Manu Katché est un bon exemple. Il aime ce qu'on fait, et aujourd'hui, nous sommes amis. On a même été faire du ski ensemble.

Y : Le pire, ça aurait été que la communauté des batteurs se dise : « OK ! Fills Monkey, c'est deux comiques qui tapotent sur des batteries ». Notre idée de départ était quand même de faire de la musique, et de la faire très bien, même si ce n'est pas elle qui est « starifiée ». On tient quand même à ce qu'il y ait de la virtuosité, mais elle doit agir en arrière-plan, pour faire ressortir le côté humoristique. On est quand même là pour représenter la batterie, et montrer aux gens que l'on peut en faire quelque chose de classe. On ne joue pas durant tout le show, mais quand on tape, on veut que ça envoie.

La frontière entre musicien et comédien n'est-elle pas mince dans votre délire ?

Y : Il y a de plus en plus de gens qui nous prennent pour des comédiens. On leur répond : « Non, non ! On est avant tout des batteurs ».

Mais n'avez-vous pas été obligés d'apprendre le métier d'acteur ?

Y : Si, et d'ailleurs au début, on avait du mal à trouver nos marques. Le metteur en scène nous dirigeait comme des acteurs, et pour nous, c'était hyper difficile, parce que nous ne venions pas de ce métier-là.

Pousseriez-vous le bouchon encore plus loin ? Par exemple, si Kad Merad vous proposait un rôle dans son prochain film, signeriez-vous ?

Y : On laisse toutes les portes ouvertes, et c'est l'une des raisons du succès de ce spectacle. Il

Yann : « On est quand même là pour représenter la batterie, et montrer aux gens que l'on peut en faire quelque chose de classe. »

n'y a aucune limite, alors, Kad, tu es le bienvenu (rires). En plus, j'ai déjà accompagné Kad, c'est un mec très sympa, et un batteur de surcroît.

Le show fonctionne aussi super bien auprès des gamins, et ça, c'est vraiment du bonheur...

S : Tout à fait ! Dans ce contexte, on peut leur transmettre l'amour de cet instrument sous une forme plus digeste que s'ils voyaient jouer... un trio de jazz fusion (rires). Le rythme et l'humour sont deux langages universels. Tout le monde a envie de bouger et de rigoler.

Y : Et puis à une époque où la musique électronique est dominante, la batterie incarne l'instrument du peuple par excellence. Tout le monde a déjà fait un peu de batterie. Une batterie, ce n'est pas iPad ou un ordinateur. C'est gros, et quand tu tapes dessus, ça fait du bruit. Il n'y qu'à regarder la télé : les publicitaires sentent très bien que la batterie excite les gens, et ils l'utilisent souvent. Un batteur à la télé, ça crève l'écran. Je pense à Jean-Philippe Fanfant sur *The Voice*, qui groove à mort avec la banane. Je le dis souvent : les batteurs auront toujours du boulot.

Avez-vous toujours le temps de jouer en dehors du duo ?

S : Malheureusement non. Le peu de temps libre que nous avons, nous le passons avec nos familles, et aussi à dormir. Donc, dès qu'un boeuf se profile, nous sommes les premiers à prendre les baguettes pour jouer avec un guitariste ou avec un bassiste. J'espère un jour repartir en tournée avec un groupe.

Y : Et puis, personnellement, mes groupes perso ne m'ont jamais permis de vivre. Dans No One Is Innocent, je n'étais que sideman, et je composais mes morceaux à côté. Pour la première fois, avec Fills Monkey, je fais bouillir la marmite avec quelque chose que j'ai créé, et ça, c'est hyper gratifiant et excitant.

Moi, la question que je me suis posée après le show du Trianon c'est : que vont-ils bien pouvoir faire après ça ?

S : C'est évidemment une question qu'on se pose, mais chaque chose en son temps, puisque la tournée en cours est très loin d'être terminée. Nous sommes en train de boucler

des dates pour 2015, sans parler de tous les endroits où les gens ne nous connaissent pas encore. Les Stomp, par exemple, ont joué leur spectacle durant 25 ans. Et même aujourd'hui, les gens qui vont à leurs représentations veulent voir les balais, les boîtes d'allumettes, bref, tous les numéros classiques qui ont forgé leur réputation, et qu'ils ont vu sur les DVD. Malgré tout, le show de Fills Monkey n'est jamais figé, et il évolue constamment. Entre le stage Tam Tam il y a trois ans et le Trianon, des numéros se sont ajoutés, et dans le futur, nous toucherons peut-être à la magie, nous verrons...

Dès qu'on est ensemble dans un bus, un train ou un avion, on bosse, on essaie d'imaginer ou de développer de nouvelles idées.

Y : Des idées à dix centimes avec deux bouts d'élastique, ou des idées à un million d'euros, avec des montagnes russes sur scène (rires). Tout est une question de moyens. Mais ces deux petits cons qui tapent sur tout et n'importe quoi, on ne leur a pas fait faire grand-chose pour l'instant. On a encore rien dit.

Ce serait un rêve, pour vous, d'avoir une production énorme « made in Las Vegas » ?

Y : Oui, mais il faut continuer de pouvoir émerveiller les gens avec trois fois rien. Avec un show de batterie tape-à-l'œil plein d'effets spéciaux et de feu d'artifice, on perdrait cette proximité avec les gens qui nous est chère. C'est comme les spectacles de magie. J'adore le grand jeu, la grande illusion, mais je prends vraiment mon pied quand le magicien s'approche de moi et me bluffe avec un simple jeu de cartes.

Vous parlez de Stomp. Imaginez-vous un jour, un centre de formation Fills Monkey, dont la mission serait de créer d'autres équipes qui joueraient le spectacle un peu partout dans le monde ?...

Y : Un centre de formation Fills Monkey ? Ça me ferait délirer (rires). Bon, comme tu as pu le voir, on ne se ménage pas sur scène, alors, si dans dix ans on commence à avoir mal aux articulations, pourquoi pas ? Mais pour l'instant, c'est nous les Fills Monkey. On est dans la place, attention !

S : Ouais, et je ne suis pas sûr que ce soit si simple de nous remplacer. Mais c'est quand même une drôle de question, parce que nous





Yann : « la batterie incarne l'instrument du peuple par excellence. »

avons parlé de cela il y a quelques temps avec notre producteur. Pourquoi pas, mais c'est une perspective très lointaine.

Y : Mais cela dit, ce serait marrant que le show Fills Monkey se joue aux USA et en Asie pendant qu'on glande tous les deux quelque part sur une plage.

Quand on vient de la culture du « groupe », du « gang », a-t-on besoin de recréer une équipe soudée pour partir sur la route ?

Y : Cette équipe est rassurante. Nous avons reconstitué notre petite famille pour partir sur la route, parce qu'on aime ça. On aime le tour bus et les voyages, contrairement à plein d'humoristes que nous côtoyons et qui détestent tourner. Nous, on se voit un peu comme des gitans. La réalité du terrain, c'est des camions, des aires d'autoroute et des salles de concert, alors, il vaut mieux être entre potes.

S : Nous avons réussi à embarquer avec nous une équipe de techniciens que nous avons choisis. Ce sont des amis. Certains tournaient déjà avec JMPZ et Dopler (*anciens groupes respectifs de Seb et Yann NDR*), et ils ont un talent fou. L'aspect humain est très important. Et puis tu sais, même si nous sommes assimilés à la scène « One Man », sur certains aspects, nous restons un groupe de rock. Là où un humoriste se pointe avec un costume et un micro, nous on trimballe

deux énormes batteries, des accessoires, des lumières, bref, tout un bordel.

Vous voyagez donc dans un camion bourré de matos...

S : Voilà, on décharge, on fait des balances, exactement comme un groupe. C'est rassurant, parce qu'avant, on partait sur la route avec ma 206 break. Entre le matos et nos valises, elle était tellement pleine qu'on ne pouvait plus y rentrer une baguette. Pour transporter les pieds et les accessoires, nous avons été obligés de mettre un coffre de toit. En arrivant à la salle, on devait briefier l'éclairagiste et l'ingénieur du son, vérifier les réservations d'hôtel et tout ça. C'était une période de dingue, et on ne regrette pas d'être passé par là, mais bien sûr, c'était éreintant.

Vous vivez l'un sur l'autre depuis quelques années déjà. Jamais de tensions ?

S : Yann est comme mon mec. Fills Monkey est un couple. La seule différence, c'est qu'il n'y pas de sexe entre nous. En huit ans, il y a eu des petites tensions de rien du tout, mais jamais de clash. On s'est vraiment trouvés. Dès qu'il y a un problème, on en parle tout de suite, et on désamorce l'histoire.

Y : On arrive à tout se dire, le bon comme le mauvais. On connaît chacun nos forces et nos faiblesses, et toutes les heures qu'on a passées

à conduire la vieille 206 nous ont appris à communiquer. Fills Monkey ne tient que parce qu'il y a de l'amour et du respect entre nous, et on prend grand soin de cette relation. On s'engueule parfois, et heureusement, sinon ce serait d'un chiant.

Y a-t-il une partie d'improvisation dans le show ?

S : C'est réglé comme du papier à musique, mais nous avons tellement été amenés à moduler le spectacle pour tel ou tel événement, que même si on sort du cadre à un moment, nous retombons toujours sur nos pieds. Il y a aussi des imprévus, des fous rires.

Des ratés ?

S : Oui, tout arrive à un moment. Chaque partie du show a déjà foiré un jour ou l'autre. Avec des choses

délicates comme la jonglerie, on rate forcément notre coup certains soirs. Là, pas le choix : il faut improviser. Mais ce qui est amusant, c'est que les gens prennent alors nos impros comme des événements prémédités. Si ma scie électrique ne fonctionne pas au moment où je dois couper les baguettes de Yann, et ben... je me débrouille pour les casser autrement, en les éclatant à la main sur mon genou, ce qui fait un mal de chien (rires).

J'imagine qu'étant donné votre agenda, vous ne devez plus trop bosser l'instrument...

S : Non. Heureusement, nous avons tous les deux bossé très dur il y a longtemps, et aujourd'hui, entre la scénographie et les tâches administratives, la technique est la dernière de nos préoccupations.

Y : J'ai besoin d'une demi-heure pour me préparer. J'échauffe mes poignets pour le côté batterie, mais tout y passe : la tête, les épaules...

S : Oui, on s'échauffe le corps tout entier, comme si nous étions des sportifs. On frappe moins fort aussi, donc, nos poignets et chevilles ne sont pas aussi sollicités que dans un groupe de rock. Mais nous passons tellement de temps sur scène que nous restons sans problème au niveau.

Y : Bon après, le problème, c'est qu'on ne peut pas s'empêcher de faire la bringue après les spectacles. On a un peu ralenti la cadence parce qu'on a pris un petit coup de vieux. Les 200 dates de 2013 nous ont fait prendre conscience de certaines limites. Mais malgré les matins difficiles et les gueules de bois, on reste des fêtards. •